Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut; il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient :
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut par-tout des mépris :
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix [1].

FABLE XX [2].

Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :

[1] Joli vers que personne n'a oublié.
La Fontaine a cependant dit ailleurs :

Hélas! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor?
Épît. à Huet.

[2] « Je n'ai jamais bien compris la fable de *Jupiter et les Tonnerres* « dans La Fontaine. Lui auroit-on donné le sujet de cette mauvaise « fable qu'il mit en vers si éloignés de son genre? Vouloit-on dire « que les ministres de Louis XIV étoient inflexibles, et que le roi « pardonnoit? » VOLTAIRE.

Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois!
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

[1] O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit [2].

Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs [3]
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.

[1] Apostrophe belle et touchante qui réunit le mérite de l'expression à celui de la pensée.

[2] Le vieillard chez qui Psyché se réfugie lui conseille aussi *de laisser son époux dormir sur sa colère.*

[3] Périphrase mal tournée; il falloit répéter *dont.*

Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité:
Tout père frappe à côté [1].
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages [2]
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages:
Ils seroient sûrs. On sourit:
On lui dit qu'il étoit père;

[1] Vers sublime qui empêche de regretter que ce foible apologue soit sorti de la plume de La Fontaine.

[2] Épithète de Jupiter dans Homère.

Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux:
L'un jamais ne se fourvoie;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie:
L'autre s'écarte en son cours;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte,
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

FABLE XXI.

Le Faucon et le Chapon.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement:
Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez m'en [1],
Que le chien de Jean de Nivelle.

Un citoyen du Mans, chapon de son métier [2],

[1] Naïveté fort gaie. Le récit n'est pas moins plaisant, et le dialogue l'emporte encore peut-être sur le récit.

[2] Tout cela est du comique le plus vrai. Le sérieux que met le poëte à l'application de ces formules du palais rappelle Perrin

Étoit sommé de comparoître
Par-devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit; mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissoit les gens crier:
Serviteur, disoit-il; votre appât est grossier:
On ne m'y tient pas; et pour cause.
Cependant un faucon sur sa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.

Dandin au jugement de *Citron ;* mais la plaisanterie est plus agréable, parcequ'elle est moins étendue et moins chargée. Rien de comparable à la bonhomie de cette observation :

Les chapons ont en nous fort peu de confiance.

Il y a une ironie bien piquante, parcequ'elle est bien ingénue dans les vers qui viennent après :

Celui-ci qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé, etc.

Le discours de l'oiseau chasseur est du ton superbe qui convient à l'ami du maître, et la vanité d'une demi-éducation y est exprimée avec une vérité incomparable :

Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.

Cette dernière circonstance le ramène à lui tout naturellement :

Pour moi, je sais chasser et revenir au maître.

Le *moi* de l'égoïsme a été remarqué par Pascal, mais personne ne l'a mis en action aussi heureusement que La Fontaine. Voyez la fable de *la fille et du héron.*

Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat: honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit: Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend, es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon : mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir; cesse de rire [1]
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

[1] Consonnance désagréable de la rime avec l'hémistiche. La fable est d'ailleurs charmante.

FABLE XXII.

Le Chat et le Rat.

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage [1],
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet [2]; il y tombe, en danger de mourir;
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir;
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.

[1] Damoiselle Belette au corps long et fluet.
Fab. 18, liv. III.

L'animal à longue échine.
Fab. 6, liv. IV.

La Fontaine a l'art de varier l'expression sans changer l'image.

[2] « Cette suspension est pleine de goût. Le chat est pris. »
CHAMFORT.

On dit *les traits de la lumière*, on n'avoit jamais dit ceux *de l'ombre*. Cette figure me paroît d'une grande hardiesse.

Le pauvre chat dit : Cher ami [1],
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains;
Viens dissoudre ces nœuds [2]. Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.

[1] « Ah! mon pauvre Scapin! Je suis mon pauvre Scapin mainte-« nant qu'on a besoin de moi. » Fourberies de Scapin, sc. 7, act. II.

[2] Tout ce discours du chat est excellent. La prière n'est guère dans ses mœurs; mais on sait que La Fontaine, qui a toujours l'homme en vue, poursuit le faux dévot sous la figure du chat. Il semble entendre Tartufe :

Je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.
Sc. 2, act. III.

VARIANTE.

Avec toi, repartit le chat.

L'imprimeur de M. Guillon donne seul le vers en sept syllabes :

Avec toi, repart le chat.

Cette leçon n'est appuyée d'aucune autorité.

Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai ;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !
Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite :
La belette étoit près du trou.
Le rat grimpe plus haut : il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant :
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes :
Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser : ton soin
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnoissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ?

FABLE XXIII.

Le Torrent et la Rivière.

Avec grand bruit et grand fracas [1]
Un torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui ; l'horreur suivoit ses pas ;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante :
Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met

[1] « Voyez comme La Fontaine varie ses tons ; voyez comme il « monte, comme il descend avec son sujet. Opposez à cette pein- « ture du torrent celle de la rivière, huit ou dix vers plus bas. Re- « marquons aussi ce trait de poésie du voyageur qui va traverser « *bien d'autres fleuves que les nôtres.* » CHAMFORT.

A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire;
Tous deux à nager malheureux
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux [1] :
Il n'en est pas ainsi des autres.

FABLE XXIV [2].

L'Éducation.

Laridon et César, frères dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,

[1] *Demissos animo et tacitos vitare memento.*
Quod flumen tacitum est, forsan latet altiùs unda.
CATON. Distich., lib. IV.

Il n'est pas absolument vrai que les gens sans bruit soient dangereux, et que les autres ne le soient pas. On pouvoit exprimer cette idée d'une manière moins générale.

[2] 92e d'Ésope.

« Lycurgus prit un jour deux jeunes chiens, nez de mesme pere « et de mesme mere, et les nourrit si diversement qu'il en rendit « un gourmand et goulu, ne sçachant faire autre chose que le mal, « et l'autre bon à la chasse et à la queste; puis un jour que les Lace- « demoniens estoient tous assemblés sur la place en conseil de ville, « il leur parla en cette maniere : C'est chose de très grande impor- « tance, seigneurs Lacedemoniens, pour engendrer la vertu au « cœur des hommes que la nourriture, l'accoutumance et la disci-

A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais, la diverse nourriture [1]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tourne-broches par lui rendus communs en France

« pline, comme je vous ferai voir tout à cette heure. En disant « cela, il amena devant toute l'assemblee les deux chiens, leur « mettant au devant un plat de souppe et un lievre vif. L'un des « chiens s'en courut incontinent après le lievre, et l'autre se jeta « aussitôt sur le plat de souppe. Les Lacedemoniens n'entendoient « point encore où il en vouloit venir, jusqu'à ce qu'il leur dit : Ces « deux chiens sont nez de mesme pere et de mesme mere; mais « ayant été nourris diversement, l'un est devenu gourmand et l'autre « chasseur. » PLUTARQUE, Traité comme il faut nourrir les enfants.

[1] *Nourriture* est pris ici pour synonyme d'*éducation*, comme dans le passage de Plutarque. On lui trouve souvent la même acception dans Corneille.